

Il prit connaissance du billet.

— Pauvre enfant, murmura-t-il. Et je ne puis rien lui dire... rien !

C'était exact qu'il avait porté le père, tout petit, dans ses bras, qu'il avait été heureux de tous ses bonheurs, et qu'il partageait ses chagrins. Mais il en avait fait autant pour le fils, et il souffrait doublement.

L'heure s'avavançait.

Prosper alla donner ses ordres à la cuisine et alluma des grands feux de bois dans les chambres destinées aux arrivants.

Vers midi une voiture pénétrait dans la cour d'honneur et s'arrêtait devant le perron.

Deux jeunes gens en descendirent. C'étaient le baron de Borianne et son ami Pierre Sorlac.

Prosper se trouvait déjà là pour enlever leurs valises.

— Bonjour, Prosper, lui dit Maxime. A la bonne heure, tu ne vieillis pas.

— Soixante-treize, monsieur le baron. Ça compte tout de même. Je suis bien heureux de vous revoir en bonne santé.

— Moi aussi, Prosper.

Et le jeune homme lui reprit des mains sa valise, pendant que Pierre en faisait autant de la sienne.

— Laisse donc, Prosper, dit-il, tu as bien assez de porter tes soixante-treize ans. Mon père est là-haut ?...

Ils étaient entrés sous le vestibule.

— M. le vicomte est à la chasse, répondit Prosper d'un air tout contrit.

— Comment ? Mon père n'a donc pas reçu ma lettre ?

— Si, monsieur Maxime, ce matin seulement, sans doute à cause des neiges qui auront mis le courrier en retard.

— Il a reçu ma lettre, et il est parti à la chasse !...

— Les invitations étaient faites, monsieur le baron, tous les invités se trouvaient là et... vous comprenez !...

— Oui, je comprends, fit Maxime, dont la physionomie, joyeuse tout à l'heure, s'était voilée de tristesse.

— Le déjeuner est prêt, dit Prosper. M. le vicomte sera de retour vers cinq heures. Permettez-moi de vous conduire à vos chambres.

Les deux jeunes gens le suivirent silencieusement.

Ils étaient tous les deux à peu près du même âge ; mais Pierre, grand, maigre, et déjà voûté, le teint pâle, paraissait cinq ans de plus en son compagnon.

Il avait tout l'aspect des jeunes savants surmenés par l'étude.

Aucune régularité dans les traits. Au premier abord, il semblait être laid et disgracieux ; mais dès que sa physionomie prenait de l'animation, l'intelligence y éclatait, ainsi que la bonté.

Maxime, de petite taille, bien proportionné, les yeux noirs et profonds, les traits réguliers, les cheveux bruns et bouclés, présentait le type du poète et de l'artiste.

Le premier avait suivi la carrière des Sciences, et l'autre celle du Barreau.

Bien que différents de nature, ils s'étaient liés au lycée de Châteauroux, dès les premières classes, et leur amitié n'avait fait que croître.

S'ils ne partageaient pas les mêmes goûts, les mêmes curiosités, ils sentaient aussi vivement que les autres.

Leur lien était formé de cette affinité, de cette sympathie, qui émane de deux cœurs honnêtes, de deux esprits droits.

— Où nous loges-tu ? demanda Maxime à Prosper en montant le grand escalier aux marches de pierres. Tu ne vas pas me fourrer dans la tour, comme d'habitude ?... C'était sur l'ordre de mon père, n'est-ce pas ?

Le vieux serviteur éluda la réponse.

— Rassurez-vous, monsieur Maxime ; n'ayant reçu aucun ordre à ce sujet, je vais vous installer dans deux chambres voisines de celle de M. le vicomte et qui communiquent entre elles.

Il s'arrêta au premier étage et fit entrer les jeunes gens dans une pièce énorme, où on gelait malgré un feu d'enfer.

— Voici votre chambre, monsieur Maxime. Le place ne vous manquera pas.

Il ouvrit la porte donnant sur la seconde pièce, non moins spacieuse que la première.

— Voici la vôtre, monsieur Sorlac.

L'ingénieur, très étonné, ne put s'empêcher de dire :

— Vous me connaissez donc, Prosper ?

— De nom, monsieur, répondit le vieillard en rougissant légèrement.

— C'est-à-dire, ajouta Maxime, que Prosper est le confident de mon père. Un confident discret, trop discret.

Et son regard plein de reproches fit baisser les yeux à Prosper, qui se retira.

Le jeune homme avait peine à retenir ses larmes.

Pierre courut à lui et, sur le ton de la plus profonde amitié :

— Voyons, Maxime, il n'y a pas de quoi te désoler ainsi. Ton père

ne pouvait pourtant pas congé de ses invités. Songe que, dans ce pays perdu, les habitations sont séparées par de grandes distances.

— Il ne m'aime pas, fit Maxime, il ne m'a jamais aimé ! Tu auras plus d'une occasion de le remarquer.

Leur toilette terminée, ils descendirent à la salle à manger, dont les tapisseries représentaient des scènes de chasse et ou de pêche.

Ils se mirent à table. Prosper, grave dans son costume de majordome, observait à la dérobée le baron.

— Tu ne manges pas, tu ne bois pas, disait Pierre à ce dernier.

— Que veux-tu ! l'appétit s'est envolé.

Après le repas, Maxime lui fit visiter le château.

Ils commencèrent par la tour, du haut de laquelle on dominait à perte de vue la plaine blanche et la mer grise.

Au loin, ils aperçurent, près d'un bouquet de bois, des points noirs qui s'agitaient. C'étaient les chasseurs, dont, au moyen d'une longue-vue, ils purent suivre un instant les évolutions.

— Voilà sa vie ! murmura Maxime. Cet homme, qui a commandé, en 1870, une compagnie de mobiles, qui est patriote autant qu'on peut l'être, qui aimait les arts, la littérature, le monde, s'est confiné depuis vingt ans dans ce lugubre pays !

— Jamais il n'est revenu en France ?

— Jamais !

— Aurait-il pris l'humanité en haine ? Serait-il atteint du mal noir ?

— A la société de son fils, de son vieux père, de sa sœur, de ses compatriotes, il préfère celle d'étrangers auxquels, seul, le relie son goût pour la chasse et la pêche.

— Mais il aurait des chasses superbes dans le domaine de ton grand-père !

— Il s'en soucie bien, rien ne l'attire en France.

Pierre demeurait pensif, tout en suivant des yeux une voile blanche à l'horizon.

Bien que très réservé de sa nature, il hasarda cette question :

— Je croyais qu'il te recevait mieux depuis quelques années ?...

— Oui et non. Par moment, il m'ouvre ses bras et m'embrasse, comme si, chez lui, l'amour paternel renaissait de ses cendres. Mais ce n'est qu'un élan où les nerfs ont plus d'action que le cœur. Un instant après, son regard redevient dur, sa bouche dédaigneuse. S'il ne chasse pas, il reste enfermé dans sa bibliothèque ; je ne le vois plus guère qu'aux heures des repas, durant lesquels il ne dit pas un mot. Ah ! j'ai passé ici de bien tristes vacances ! Tu t'en apercevais, quand nous nous retrouvions au collège ! Tous nos camarades revenaient, la mine fraîche, avec une provision de santé. Moi, j'étais plus pâle, plus anémié qu'au départ.

— Votre défaut d'entente provient peut-être de la différence de vos goûts. Tu n'es ni grand cavalier, ni grand chasseur. Si tu forçais un peu ta nature ?...

— Je ne ferais rien avec grâce, interrompit Maxime.

Pierre cherchait toujours la solution.

— Ton père, dit-il, est peut-être attaché ici par des souvenirs ?

— Il n'a pas l'âme si poétique. En réalité, le peu qu'il possède est représenté par ce domaine, qui lui vient de sa mère. Il se ferait scrupule de recourir à la bourse de mon grand-père. Il dirige lui-même ses cultures et en tire son existence. Il me fait une rente de cinq cents francs par mois avec défense absolue de rien demander au comte.

— Mon avis est que ton père est énervé par des préoccupations matérielles ; qu'il s'ennuie ici, mais y reste par force.

— J'ai voulu refuser ma rente il s'est fâché.

Le manoir, qu'ils visitaient en entier, portait la marque de plusieurs styles. Commencé en 1425, il avait été laissé inachevé par son fondateur, le baron Guillaume de Rasseldorf. L'un des descendants le continua au XVI^e siècle, laissant à ses héritiers le soin de le terminer.

Ruiné par des spéculations aventureuses, le dernier des Rasseldorf ne laissa à sa fille unique que ce sombre domaine.

La jeune baronne, qui avait déjà perdu sa mère, était élevée en France, dans une famille de Châteauroux.

D'une beauté merveilleuse, elle ne manqua pas de prétendants.

Le comte de Borianne, riche propriétaire du Berry et magistrat, sut lui plaire et obtint sa main.

De cette union naquirent un fils, Hector, et une fille, Hermine, qui épousa, à l'âge de dix-huit ans, le marquis de Parieux.

On a vu, plus haut, que le vicomte n'avait pour tout bien que le domaine de Rasseldorf, dont il hérita à la mort de sa mère, la marquise lui ayant abandonné ses droits à cette succession.

Il le trouva en bon état, grâce au comte, qui l'avait fait réparer et entretenir, sans jamais y mettre les pieds.

Quant aux terres, incultes depuis des siècles, il sut les mettre en valeur, et de gentilhomme mondain qu'il avait été jusque-là, il devint gentilhomme campagnard dans toute l'acception du mot.

Ces explications, Maxime les donnait à Pierre, dans le cabinet de travail de son père, où ils s'étaient installés au coin d'un bon feu.

Elles confirmèrent l'ingénieur dans l'idée que la bizarrerie du